

LES MANGEURS DE FEU

LES BATTEURS DU BUISSON

Quatrième Partie

LES MANGEURS DE FEU

Il n'était resté aux grands villages que les femmes, les enfants et les impotents ; tout ce qui pouvait tenir une lance et un boomerang, malgré son âge, était parti ; cette fois, les Dundarups voulaient tenter un effort suprême contre les Nagarnooks, qui les avaient presque toujours vaincus dans chaque rencontre.

En pénétrant au milieu des kraals, les captifs durent subir les premières injures des spectateurs, qui les accablèrent de toutes les épithètes les plus violentes que put leur fournir le vocabulaire dundarup.

Willigo, calme et grave, ne daignait même pas leur répondre, quant au Canadien, quand il parut, un murmure d'admiration respectueuse circula dans la foule ; nul parmi les gens présents n'avait encore vu un homme de la taille du géant canadien.

Les bush-rangers se tenaient silencieux, un peu en arrière des indigènes ; ils paraissaient avoir honte des indécentes imprécations de cette foule abrutie, et dans tous les cas ils ne l'imitaient pas.

Les captifs ne furent pas peu étonnés d'apercevoir au premier rang des batteurs d'estrade un homme masqué, que ces derniers semblaient traiter avec la plus grande déférence.

Ce déguisement n'était évidemment pas pris pour cacher les traits de l'inconnu aux Dundarups ou à Willigo.

Le Canadien échangea avec ses compagnons un regard d'intelligence... Ils s'étaient compris.

Quant aux autres bush-rangers, Dick les connaissait presque tous ; il avait eu l'occasion de rendre service aux uns et de châtier les autres ; il les regarda tous avec un air de souverain mépris ; puis, avec une superbe audace qui les fit tous trembler, bien qu'il fût attaché, il leur dit :

—Voilà une troupe de jolis gredins, n'est-ce pas, mes maîtres ? Je suis heureux de les voir tous ensemble ici, car j'éviterai quelques pieds de corde au bourreau de Melbourne, en leur réglant leur compte à tous avant qu'il soit longtemps.

Un long frémissement parcourut les rangs des bandits ; mais pas un n'osa répondre. Le prestige du Canadien était tel qu'il regrettaient tous en ce moment de s'être engagés dans cette aventure, et que si le prisonnier les eût harangué autrement, leur promettant par exemple, outre leur pardon, de les conduire avec lui à un placer dont ils auraient leur part, ils eussent sur-le-champ abandonné celui qui les avait engagés et délivré le trappeur et ses compagnons ; mais l'idée ne lui vint pas de tenter cette conversion hardie.

Lorsque la curiosité publique fut suffisamment satisfaite, les prisonniers furent jetés pêle-mêle dans une cabane en terre sèche, et deux bush-rangers, assistés de quatre indigènes, furent préposés à leur garde ; car, en admettant que les batteurs de Buisson et leur chef ne s'y opposassent pas, ce qui était probable après les dernières paroles du Canadien, les captifs ne pouvaient, selon la coutume, être attachés au poteau du supplice que le lendemain au soleil levant.

On ne s'était pas contenté de leur lier les bras le long du corps, leurs jambes même avaient été entravées à l'aide d'une forte courroie en peau de kangourou ; toute tentative d'évasion de leur part était donc absolument impossible dans cette circonstance : on ne fit aucune difficulté de laisser les prisonniers passer ensemble leur dernière nuit... la veillée de la mort.

—Voilà la fin du drame, fit Olivier, dès que la claie de branchage qui fermait la porte fut retombée derrière eux.

C'était la première parole que les captifs échangeaient entre eux depuis l'aventure qui les avait livrés sans défense aux mains des Dundarups.

—Pardonnez-moi, monsieur le comte, balbutia le pauvre Laurent, qui étouffait ses sanglots ; sans le sot accident qui m'est arrivé vous ne seriez pas aux mains de nos plus cruels ennemis.

—Tais-toi, mon brave, mon fidèle ami, lui répondit le jeune homme, ta douleur me fait mal... N'est-ce pas moi qui t'ai enlevé à ta mère tranquille et heureuse, et n'est-ce pas encore par dévouement que tu m'a suivi ? Et puis, tout n'est peut-être pas désespéré ; qu'en pensez-vous, Dick ?

—Je suis persuadé, monsieur le comte, qu'avant deux heures Koanook sera ici.

La marche accomplie par les Dundarups avait été si rapide que l'espoir du Canadien en une si prompte arrivée des Nagarnooks était bien faible ; mais il cherchait à rassurer le plus possible ses compagnons, afin d'être entièrement maître de ses pensées. La vue des bush-rangers lui avait inspiré un plan nouveau qu'il avait besoin d'examiner sous toutes ses faces, de mûrir ; aussi, ajouta-t-il, après un instant de réflexion :

—Nous aurons une grande route à faire demain, monsieur le comte ; je vous engage à profiter de cette captivité momentanée pour prendre quelques instants de repos.

—Vous cherchez vainement à me rassurer, Dick, répondit Olivier ; n'avez-vous donc pas compris que l'homme masqué n'est autre qu'un émissaire des Invisibles ?

—Parfaitement, monsieur le comte ; mais cela empêchera-t-il Koanook

d'arriver à temps avec ses guerriers. Si vous connaissiez les mœurs du Buisson, vous sauriez que toute la tribu des Nagarnooks est engagée d'honneur à sauver Willigo et moi, son frère d'adoption, ainsi que tous ceux qui nous accompagnent.

Chose étrange, le chef indigène semblait en ce moment indifférent à tout ce qui se passait autour de lui ; accroupi dans un coin, il murmurait sur un ton bas et monotone une série de paroles incompréhensibles pour les Européens, sorte de mélodie funéraire en usage dans sa tribu... Le grand chef des Nagarnooks préparait son chant de mort.

Tout à coup une voix s'éleva au milieu de la nuit, qui fit tressaillir les captifs.

—Comte de Lauraguais d'Enraygues, fit cette voix, comprenez-vous bien que nul ne peut lutter contre les Invisibles. Nous vous tenons encore une fois en notre pouvoir. Il ne dépend que de vous de sauver votre vie et celle de vos compagnons ; vous savez à quelle condition... Demain matin, au premier rayon du soleil, je viendrai chercher votre réponse... Votre sort est entre vos mains.

—Ne répondez pas, fit rapidement le vieux trappeur à Olivier.

Puis à haute et intelligible voix, il s'écria :

—Homme masqué, m'entendez-vous, moi, Dick Lefaucheur, surnommé le Canadien, je jure une guerre à mort à tous les Invisibles, à qui j'arracherai leur masque comme j'enlèverai le tien demain matin ; je jure une guerre d'extermination à tous les ennemis du comte Olivier de Lauraguais d'Enraygues.

Un éclat de rire strident et prolongé, que le jeune homme avait déjà eu l'occasion d'entendre, fut la seule réponse de l'inconnu.

Et rien, si ce n'est le bruit des chants de joie des Dundarups, qui dansaient après s'être enivrés de kava, ne troubla plus le silence de la nuit.

Willigo célébrait toujours à voix basse la gloire de sa tribu et les hauts faits de ses ancêtres.

Le jeune comte, cédant à la fatigue, avait fini par s'endormir, la tête sur les genoux de Laurent, qu'une somnolence lourde et pénible avait également gagné.

Seul le Canadien veillait ; il avait arrêté dans son esprit les bases d'un plan audacieux destiné à les sauver tous, et il attendait l'heure de le mettre à exécution. Il n'avait pas essayé de troubler Willigo dans sa veillée funéraire pour lui communiquer son projet, car il savait qu'au moment voulu il pourrait compter sur lui.

Dès qu'il s'étaient trouvé dans la case de terre sèche qui leur servait de prison, il avait voulu se rendre compte de la force des liens qui paralysaient ses membres ; d'une simple tension de muscles, le colo se avait fait éclater ceux qui entouraient ses mains comme de simples fils de laine ; mais il avait borné là sa tentative, ne voulant point que, pour le cas où on viendrait les visiter, on s'aperçût qu'il avait recouvré l'entière liberté de ses bras.

Lorsqu'il comprit, aux chants et aux danses des indigènes, que ces derniers, pour célébrer l'importante capture qu'ils avaient faite, allaient se livrer à une de leurs orgies habituelles, il sentit son cœur se dilater de joie dans sa vaste poitrine, car il connaissait assez les bush-rangers pour savoir qu'ils ne résisteraient pas à la tentation de les imiter. Les boissons fermentées exercent un tel empire sur ces aventuriers, que l'intérêt même de leur propre sûreté n'est pas capable de les retenir dans la sobriété.

En élaborant le plan qu'il avait conçu, le Canadien avait bien un peu compté sur cette circonstance qui favorisait ses projets ; mais il n'avait pas osé espérer qu'elle se réaliserait aussi promptement. En effet, es chants des convicts, qui ne tardèrent pas à se mêler à ceux des indigènes, vinrent lui montrer la justesse de ses prévisions.

Ces misérables devaient se livrer d'autant plus facilement à leur passion favorite, qu'ils devaient se croire à l'abri de toute attaque du dehors, et que les captifs, dans l'état où ils se trouvaient, garrottés, sans armes et surveillés de près, ne leur inspiraient aucune crainte sérieuse.

Ayant voulu se rendre compte de ce qui se passait, Dick, à un moment donné, s'approcha avec prudence de la claie de feuillage qui fermait la porte de leur case, et il put voir, à la clarté d'un grand feu allumé par les indigènes, les bush-rangers qui dansaient pêle-mêle avec les Dundarups, dans une posture qui ne laissait aucun doute sur l'état d'ébriété dans lequel les uns et les autres se trouvaient déjà. Il constata également, avec une joie indicible, qu'ils n'étaient plus gardés que par deux guerriers armés de lances ; seulement, à dix pas de là, la carabine à l'épaule, l'homme masqué se promenait silencieusement. N'ayant pu retenir les brutes qu'il avait engagées, il avait pris le parti de surveiller lui-même les prisonniers.

Les choses marchaient au-delà de ses désirs ; aussi l'espérance était-elle revenue au cœur du Canadien, et, confiant dans sa force, il attendit patiemment que l'heure d'agir fût arrivée.

Tout à coup, il entendit comme un léger bruit dans la muraille de leur cabane, du côté opposé à celui où se tenaient les sentinelles dundarups ; il acheva, d'un violent effort, de se débarrasser de ses liens, brisa d'un seul coup de ses mains puissantes les courroies qui lui entravaient les pieds, et il